

La critique de *Pariscope*

(Hélène Kuttner) 19 mars 2014

- Après la très réussie « Pénélope ô Pénélope », le comédien Simon Abkarian poursuit sa route littéraire avec ce nouvel opus qui brosse une galerie de personnages hauts en couleur, quelque part autour de la Méditerranée aujourd'hui. Dans cette saga aux accents marseillais des comédies de Pagnol, l'acteur fait parler celles que la tradition et la religion étouffent dans leur cœur et dans leur sexe : les femmes. Réunies dans des situations quotidiennes, six femmes et cinq hommes de toutes générations échangent coups et caresses, aveux, colères, vengeance, alternant paix partagée et guerre ouverte toutes griffes dehors et sans bouclier. Entre histoire antique et conte oriental, le lyrisme solennel de Claudel et le réalisme cru des comédies italiennes, l'écriture se fait truculente et torride, imagée, drôle et culottée, enquillant les formules à la manière d'Albert Cohen dans "Mangeclous". Il faut dire que, comme à son habitude, Abkarian auteur, acteur et metteur en scène a su entourer d'une distribution en or massif avec des personnalités qui savent enflammer le plateau. Judith Magreest Sandra, vieille femme superbe au cerveau aiguisé par les livres, avocate féministe et anti mariage, considérée comme folle par ceux qui refusent ses discours ; Ariane Ascaride joue Nouritsa, sœur et gardienne de la maison et de ses trois enfants Zela (Océane Mozas), belle déesse solitaire aux rêves d'absolu, Astrig (Chloé Rejon) pulpeuse et amoureuse et Elias, le petit dernier. Les deux sœurs se crèpent évidemment le chignon férocement, tandis que le pater familias, Théos (Simon Abkarian) ne sort de son flegme élégant que par absolue nécessité. Avec Marie Fabre qui joue la voisine vulgaire et Clara Noël alternativement Sophia et Elias, les comédiennes sont remarquables. Face à elles, Cyril Lecomte incarne le jeune promis désœuvré avec une gouaille formidable, David Ayala joue Minas le boucher coupable et Igor Skreblin l'Etranger solaire. On ne révélera pas les méandres et mystères de cette fable intemporelle dont certaines scènes, celles de l'aveu amoureux d'Aris, la folie de Minos envers sa fille ou le soliloque de Zela, sont d'une émotion et d'une beauté profondes. D'autres sont plus attendues, c'est vrai, tant la pièce est dense et protéiforme. Mais la mise en scène, jouant avec les cubes d'un décor léger et mobile, maintient le spectateur en haleine et en empathie : un théâtre généreux et fédérateur